



## CHAPITRE XI

Titin se leva du mauvais pied et l'âme en peine. L'argent se faisait de plus en plus rare, et pour des périodes beaucoup trop longues à son goût. Il lui semblait qu'Aslima, depuis sa liaison avec Lafala, avait perdu toutes ses capacités, elle qui était l'une des putains les plus endurantes du Quai. Quelque chose ne tournait pas rond. C'était une bonne chose de s'occuper de Lafala tout en attendant la suite. Il était tout à fait d'accord avec ça et toujours prêt à donner de bons conseils à Aslima. Mais il n'y avait aucune raison pour que cela change les bonnes vieilles habitudes et que ça le prive, lui, de son pain quotidien et de son argent de poche pour les apéritifs et l'indispensable cigare d'après dîner qui était le signe distinctif des maquereaux du Quai. Et, de surcroît, il était grand temps pour lui de s'acheter un nouveau costume. Il s'était senti un peu minable ces derniers temps parmi ses frères d'armes. Et à présent il s'interrogeait... Était-il possible qu'Aslima le trahisse avec Lafala ?

Les choses avaient pris une tournure telle qu'il n'avait même pas de quoi payer ses repas et qu'il mangeait à crédit à *La Queue de Cochon* – un petit restaurant de coquillages sur le Quai. Auparavant il y allait accompagné d'Aslima, mais désormais elle prenait la plupart de ses repas en compagnie de Lafala.

Un changement subtil s'était opéré en Aslima et cela n'avait pas échappé à Titin. Même si elle essayait d'être la même à l'extérieur, elle se montrait différente dans leurs relations intimes. Il ne sentait plus en elle le désir et le sentiment de dépendance envers son souteneur qu'elle savait exprimer jusque-là.

Aujourd'hui, il déjeunait avec Aslima. Ils se rendirent ensemble à *La Queue de Cochon* et prirent, accrochées à un clou, leurs serviettes nouées ensemble, couvertes de mouches et de chiures d'insectes. Ils mangèrent en silence. Ils s'étaient violemment disputés et, depuis deux jours, une grande tension régnait entre eux.

Après le déjeuner, Titin alla dans un café où un groupe de collègues se retrouvaient régulièrement pour jouer aux cartes. Il n'avait en sa possession que dix francs, qu'il perdit au poker. Être assis là, impuissant, à entendre l'argent tinter et cliqueter et à voir pièces et billets s'amonceler sous les paumes de ses collègues ne fit qu'accroître sa mauvaise humeur.

En fin d'après-midi, lorsqu'il regagna leur repaire, Aslima se préparait pour un rendez-vous avec Lafala. De dehors, il l'avait entendue fredonner un air africain, une mélodie répétitive et mélancolique, et cela avait encore assombri son humeur.

– Où tu vas ? lui demanda-t-il.

– Pourquoi ? Tu sais bien que je vais voir Lafala, répondit brièvement Aslima.

– Ça serait mieux si tu allais nous faire un peu de fric autre part, dit Titin. Tu perds trop de temps avec ce gonze.

– Je dois l'amadouer. C'est la seule chose à faire. Je lui ai promis de venir ce soir.

– Écoute-moi ! Je pense pas que tu joues correctement la partie. Tu es trop facile. Tu devrais le faire douter, lui faire faire du souci à ton sujet.

– Si tu crois que tu connais mieux les règles du jeu que moi, rétorqua Aslima, enfile donc une jupe.

– N'essaie pas de me chier dessus à cause de ce Pieds-Coupés, espèce de pute prétentieuse. Tu passes toutes tes soirées avec lui, tu t'empiffres et tu bois du bon vin. Et tu te contrefiches que moi je crève la dalle et que je puisse même pas me payer un verre.

– Alors, j'arrête d'y aller, si tu veux pas que j'y aille, dit Aslima froidement.

– J'ai pas dit qu'il fallait que tu arrêtes. Mais je crois que tu devrais pas être avec lui aussi souvent et que tu pourrais continuer à tapiner en douce.

Aslima haussa les épaules et recommença à fredonner la mélodie africaine.

– À ta façon de te comporter, on pourrait croire que t'es amoureuse de ce satané moignon, dit Titin.

– Et si je l'étais ? répliqua Aslima avec un rire moqueur. C'est pas impossible.

– Ah, c'est pas impossible, hein ? Et qu'est-ce que tu ferais ? Tu irais jouer les infirmières avec lui dans la jungle ? J'imagine que ce serait agréable de vivre à nouveau à poil. D'envoyer promener toutes tes nippes et tes bas de soie et de porter juste une feuille de bananier. De dire adieu au Quai et à tout le monde et de devenir la bonne petite squaw toute nue de Pieds-Coupés dans une hutte au fond de la brousse !

– Espèce de sale rat ! s'écria Aslima. Lafala vaut bien mieux que toi, même s'il n'a pas de pieds. Tu crois que la jungle me fait peur ? J'aimerais mieux retourner là-bas que mener une vie de chien ici.

– Ah oui, c'est ce que tu aimerais ?

– Non seulement c'est ce que j'aimerais, mais c'est ce que je vais faire.

Et Aslima quitta la pièce en trombe.

Mais au lieu de prendre le chemin qui longeait le quai pour se rendre à l'hôtel de Lafala, Aslima tourna dans une traverse. Par cette traverse on grimpait jusqu'à une esplanade<sup>19</sup> qui surplombait la

magnifique baie. L'esplanade était bordée par un parapet et un à-pic de quinze mètres au pied duquel commençait une avenue qui longeait le front de mer sur des kilomètres<sup>20</sup>.

Les familles qui habitaient les maisons entourant l'esplanade prenaient le frais avant le souper. Des enfants jouaient dans le sable. Ça et là, des couples d'amoureux étaient assis dos à la mer.

Aslima s'assit sur un banc et contempla la vaste baie. De là-haut, le Quai resplendissait comme un rêve avec ses façades gris pâle formant une barrière le long de la mer, ses petits bateaux de pêche agglutinés les uns aux autres et les lumières qui coloraient le léger clapotis des vagues. Au large, les grands navires se profilaient sur l'horizon dans la pénombre du crépuscule.

La nuit tomba rapidement, recouvrant la ville et la mer d'un voile épais. Et Aslima s'y perdit. Des lumières scintillaient le long du Quai, en rangées ou en grappes à l'intérieur de la ville, mais les bords de la rade demeuraient dans l'obscurité la plus totale.

L'obscurité se fit plus épaisse encore, se chargeant d'humidité, et Aslima y demeura seule, inerte, comme si son esprit avait quitté son corps. Puis, au terme d'un étrange et long intervalle, une lumière rouge apparut à l'horizon et lui révéla une scène différente. Elle se trouvait au cœur d'une ville antique aux murs blanchis à la chaux. Un chant retentissant s'en élevait, comme si un millier de muezzins lançaient leur appel d'une seule voix, limpide et puissante.

Il y eut alors un bruit de pas précipités, on aurait dit que toutes les maisons avaient brusquement déversé leurs habitants dans la rue. Puis commença une longue procession d'hommes, de femmes et d'enfants aux amples robes s'avancant comme pour un rituel de minuit, en tapant des talons et en dansant au son d'une musique barbare, les hommes brandissant des épées, les femmes chantant et gémissant, les enfants faisant des cabrioles, et Aslima se trouvait parmi les femmes en transe.

La procession pénétra en serpentant dans une cour pavée de marbre et de malachite, entourée de galeries où se tenaient des familles, et tout le monde marchait autour d'une fontaine jaillissante et plongeait ses mains dans l'eau limpide. Provenant du ciel, du parfum se répandait sur la foule.

S'ensuivit un merveilleux festin. Les gens se rassemblaient sans cérémonie, vieux, jeunes, hommes, femmes et enfants, s'agenouillant et s'installant sur des tapis qui semblaient magiques et des piles de coussins bigarrés, sous des lumières qui évoquaient des fleurs multicolores, baignant dans des nuées d'encens, et tous se rassasiaient magnifiquement...

Quand le festin fut achevé, le rythme entêtant du tambour éveilla à nouveau la foule après un moment de repos, et celle-ci se mit à danser et à chanter encore et encore, répétant la mélodie, phrase après phrase, dénouant les fils de la vie, des plus complexes aux plus simples, jusqu'aux origines, comme une évocation des dieux premiers sortis du ventre mystérieux de l'Afrique pour procréer et se disséminer sur toute la surface de la terre.

La foule dansa encore et encore jusqu'au plus profond de l'obscurité... et, lorsqu'elle réapparut à la lumière, la cour s'était transformée en un lieu de culte. Tous s'inclinèrent avec soumission en un cercle fiévreux. Levant timidement la tête, Aslima fut éblouie par la beauté de ce qu'elle découvrit. Éclipsant tout le reste, un immense dôme parsemé des plus beaux bijoux de la terre reflétait toutes les couleurs de la vie.

Et comme elle le contemplait, elle fut fascinée et émerveillée par une épée flamboyante suspendue au centre du dôme. Une voix d'or chantait ses louanges : l'Épée de Vie ! L'Épée de Vie !

Tous les peuples de la terre étaient rassemblés sous le dôme et adoraient cette Épée. Certains étaient esclaves, d'autres étaient libres ;

certains étaient dévergondés et d'autres paisibles. Certains étaient étranges, d'autres étaient tristes ; certains avaient le cœur léger, d'autres le cœur lourd.

Mais tous étaient en adoration, créatures assujetties et offrant des sacrifices : fleur tout juste éclosée de l'enfance, fruit de l'adolescence, miel de la maturité, vin de l'expérience, vinaigre des désillusions, bouillon amer du cynisme, lamentation des espoirs déçus.

Et parmi la multitude, un groupe se tenait à part, s'offrant corps et âme en sacrifice. Au milieu de ce groupe se trouvait Aslima, indécise et luttant contre elle-même. Elle ne voulait pas se soumettre entièrement, mais ne parvenait pas à se détacher. En se débattant pour se libérer, elle aperçut Lafala parmi les individus libres et, angoissée, cria dans sa direction. Mais il ne pouvait la rejoindre.

Lafala ! Lafala ! Lafala ! Mais une muraille se dressa, l'isolant complètement, et tout replongea dans l'obscurité.

– Oh, mon Dieu, je suis libre ! s'écria Aslima en se levant.

L'esplanade était déserte et silencieuse.

« Seigneur, combien de temps ai-je passé ici ? Quelle vision ! À la fois terrible et douce ! Je me demande si tout cela est de bon ou de mauvais augure. Il faut que j'aille immédiatement en parler à Lafala. »

## CHAPITRE XII

Titin était un fils de paysans, il était né et avait grandi dans un petit village. C'est au cours de son service militaire qu'il s'était mis à faire des bêtises, déterminantes pour son choix de carrière. Ses parents étaient trop pauvres pour lui envoyer ne serait-ce que de modiques mandats lui permettant d'améliorer la misérable solde que lui versait l'armée. Titin faisait partie de ceux qui, contrairement à la plupart de leurs camarades, n'avaient pas d'argent pour les cigarettes, pas d'argent pour les bières, pas d'argent pour l'amour.

Titin apprit vite comment gagner un pourcentage sur les profits des maisons closes en leur fournissant des clients. Moyen par lequel il obtenait un peu d'argent de poche.

Avec son visage prématurément marqué, il n'était absolument pas beau, mais il y avait quelque chose de fascinant dans ses yeux vitreux de fouine et sa bouche en forme de cuillère. Il était petit, râblé, ses manières étaient brusques. Tout à fait le genre qu'il fallait pour travailler avec les lupanars. Il acquit tout un savoir sur les désirs secrets des hommes et les faiblesses sentimentales des prostituées. Par conséquent, dès qu'il eut achevé son service militaire, d'amateur il devint tout naturellement professionnel.